

Elle s'assied et reste longtemps ainsi. Le bébé n'ouvre pas les lèvres.

Au dehors, c'est une tempête terrible et parfois l'ouragan chasse la neige au travers des disjointures des planches, et la neige en poussière, fine, tombe sur la mère et tombe sur l'enfant.

Mais les yeux du bébé sont mornes, vitreux ; la bouche, la petite bouche mignonne, toute blanche, est devenue froide... la tête, avec ses menus cheveux blonds, s'est renversée en arrière...

Elle, Catherine, ne comprend pas encore...

Elle la redresse... Elle la soutient !... Elle la couvre de baisers...

Enfin, il faut bien qu'elle comprenne...

Sur son sein généreux, offrant la vie, l'enfant vient de mourir...

La mère se lève, effarée, la petite au bout de ses bras : elle la regarde, mais ses yeux, agrandis par un accès de folie, ne voient plus rien.

—Elle est morte ! On me l'a prise !

De ses baisers furieux, elle meurtrit ce visage froid, pour la réveiller.

C'est fini. La petite a rejoint le père. Catherine est seule...

—Seule ! Eh bien, moi aussi je mourrai... oui, moi aussi...

Et, dans sa fièvre de folle, la pauvre mère ouvre la porte du chalet ; elle s'élanche dans les ténèbres, avec Fanchon dans ses bras ; elle se perd, elle s'engouffre au travers de ce brouillard intense de la neige... au hasard, elle suit les sentes disparues sous la couche uniforme...

Personne ne l'a vue passer, dans le village. Bientôt elle est seule, dans la solitude immense.

Elle marche, elle marche toujours, poursuivie par une idée fixe :

Mourir ! s'ensevelir au fond d'un abîme, avec l'enfant !... La neige, au-dessus d'elles, leur fera une tombe bien douce, flocon par flocon...

Elle connaît trop la montagne pour ne pas savoir où sont les abîmes du Trient...

Et c'est là, vers ces abîmes, vers ces gorges, qu'elle marche.

Sur une pente de neige, elle se laisse glisser, sa course vertigineuse la conduit vers le torrent, près d'énormes blocs de granit.

C'est une tombe grandiose : c'est là qu'elle attend la mort.

La folie ne l'a point quittée.

Et, comme si l'enfant eût vécu, de temps à autre, sur son sein elle lui penche la tête...

Elle s'assied sur une pierre.

Ses jambes, jusqu'aux genoux, sont enfoncées dans la neige ; bientôt, la neige atteint la ceinture...

La mère sourit au tombeau qui se creuse :

—Monte ! monte ! bégaye-t-elle.

Et elle est si engourdie, déjà, qu'il serait trop tard, peut-être, si la raison lui revenait et si elle voulait fuir...

La nuit s'est écoulée. L'aube grise, broussailleuse, apparaît. Est-ce la neige qui met un voile devant ses yeux, ou bien n'est-ce pas plutôt la mort ?

Elle le croit...

Un dernier, un suprême baiser à l'enfant... un petit ange...

—Je vais te rejoindre !... attends-moi, attends-moi...

Son torse se plie et sa tête se renverse sur la couche glacée, quand tout à coup, au milieu d'un tourbillon de neige, quelque chose passe devant ses yeux, quelque chose d'énorme, semblant tomber du ciel et voler dans l'espace, et qui va s'abattre au fond du Trient...

Cela fut comme un éclair, cela dura une seconde à peine.

Elle eut cependant le pressentiment d'une catastrophe terrible : elle avait cru reconnaître une voiture culbutée, brisée, et la silhouette fantastique de deux chevaux, les jambes en l'air, le ventre ouvert, laissant sur la neige un sillon sanglant... puis un être humain, mort déjà, sans doute, depuis plus de trois cents mètres qu'il roulait dans les profondeurs...

Puis, tout se tait... Plus rien... la neige, toujours, seulement.

Si... quelque chose d'informe, comme un paquet de vêtements, glisse lentement sur la pente, sans doute arrêté dans sa chute par des pierres qui l'ont retardé...

Cela va passer auprès de Catherine et maintenant, comme la pente est raide, rien ne l'arrêtera... Au pied, le Trient hurle la mort...

La veuve étend le bras, machinalement.

Elle ramène le paquet jusqu'à elle, écarte la neige, et soudain, dans ses langes, apparaît un enfant nouveau-né...

La fille de Blanche...

—Je suis folle ! se dit Catherine... je suis folle...

Mais c'est bien vrai, pourtant... cela vit, cela remue, cela crie... et il lui semble entendre les pleurs de Fanchon... Mais Fanchon, elle s'en assure, Fanchon est raidie par le froid, par la mort !

Alors la mère laisse échapper un cri de tendresse éperdue. Elle ne se demande pas si cet enfant est aimé, elle ne se dit pas qu'on le recherche, sans doute, et que sa mort fera verser des larmes...

Elle allait mourir parce que sa fille était morte... Et le bon Dieu vient de faire un miracle en lui rendant son enfant...

Exaltée, folle de bonheur, elle l'embrasse, l'étouffe de caresses :

—Tu seras Fanchon... et personne ne le saura !...

Et elle essaye de s'échapper de cette neige qui l'étreint... Elle sort de ce tombeau... Sa fille morte, elle la dépose pieusement sous une roche qui surplombe... prie auprès d'elle... et va pour s'enfuir... quand une sorte de coup de tonnerre retentit au-dessus de sa tête... Une montagne de neige déroule au-dessus d'elle ses gigantesques volutes...

L'avalanche causée par Gaston... Encore quelques secondes et elle sera ensevelie...

—Perdue ! perdue !

Elle se jette sous la roche. La trombe de neige passe, la recouvre, roule dans le fond, entraînant des pierres, des pins immenses...

Quand elle revient à la connaissance, la fillette vivante est auprès d'elle, mais l'avalanche a emporté Fanchon à jamais disparue.

Cette fois, c'est le manifeste de la volonté divine.

Et la mère, superstitieuse, fait le signe de croix et n'hésite plus.

—L'enfant est à moi, à moi pour toujours...

Et, comme pour en prendre possession, établir ses droits, afin que personne, jamais plus, ne vienne la lui réclamer, elle lui tend son sein où la petite, consolée et cessant de crier, colle ses lèvres gourmandes.

Quand elle a bu, elle s'endort.

Et Catherine l'emporte, essaye de remonter la pente fatale du précipice où elle avait cru descendre, une heure auparavant, pour la dernière fois...

Elle n'avance pas, ses pieds glissent. Elle, si courageuse, si dure à la fatigue, elle a peur ; elle ne reconnaît plus son chemin.

—Ah ! je ne veux pas mourir, à présent, je ne veux pas...

La neige l'enveloppe d'un suaire de glace, pénètre dans ses yeux, dans ses oreilles, dans ses vêtements, jusqu'à la moelle de ses os.

Elle attache l'enfant sur ses épaules avec un lichen. De cette façon, Catherine pourra se servir de ses deux mains.

Elle se hisse de roche en roche, la neige couvre les crevasses, cache les périls mortels... Elle les devine, les tourne, avec un instinct merveilleux...

Parfois, cependant, elle est à bout de forces... Elle regarde autour d'elle...

Il y a des heures qu'elle marche...

Rien que des cimes blanches, des pentes blanches, des profondeurs blanches d'abîmes, au-dessus, autour, au-dessous d'elle...

Elle devrait, depuis longtemps, avoir retrouvé la route.

—Je me suis égarée, je ne sais plus où je vais...

Elle était à la merci d'un hasard. Que son pied glisse, le long de cette corniche qui surplombe le vide, et c'en est fait d'elle !... qu'une seconde de vertige lui fasse lâcher les mains, quand elle se suspend au-dessus de ces effroyables gorges, pour aller d'une roche à une autre roche, et c'est la mort, en bas...

Lorsqu'elle se retrouve, enfin, à la route, elle est à demi évanouie de fatigue et de terreur. Elle reste là, anéantie.

Puis revient le sentiment de l'existence. Les forces renaissent et, sans plus quitter le sentier muletier qui descend à Bovernior, elle prend la fuite avec son précieux fardeau.

La neige continue de tomber en tourbillons épais, Catherine passe devant quelques chalets dont les portes sont fermées.

Personne ne la voit.

Elle rentre chez elle et, dans le berceau vide de sa fille Fanchon, elle installe la petite inconnue.

Et elle la berce, doucement, avec un chant naïf qu'elle interrompt parfois pour lui dire :

—Dors, petite Fanchon, dors auprès de ta mère qui t'aime !...

## II

Des hommes de Martigny sont venus jusqu'au col, conduits par Gaston de Pervençère. Gaston, à Martigny, a pris à peine le temps de faire panser son bras qu'il tient en écharpe. Il a raconté l'accident : lui n'a échappé qu providentiellement à la mort. Il a recruté une dizaine de montagnards munis de cordes, de pics, de haches. Il leur a promis une fortune s'ils réussissent à retrouver le corps de l'enfant !...

Par le temps qu'il fait, il y a péril de mort à descendre dans ces profondeurs ; la neige recouvre les abîmes ; tous les passages sont rendus invisibles ; mais ce sont de braves gens, habitués à tous ces dangers, familiers avec ces fatigues.

Ils n'ont pas hésité et ne marchant pas leur dévouement.

Les dix montagnards descendent, attaché l'un à l'autre par la corde. Au milieu d'eux est Gaston qui a voulu les accompagner, malgré sa blessure.

La douleur de Gaston est navrante ; tous ont pitié de lui.

En bas, les recherches ont commencé.

Des débris de voiture indiquent la chute.